

Paolo Virno

Avoir

Sur la nature
de l'animal parlant

traduit de l'italien

et préfacé par

Jean-Christophe Weber

éditions de l'éclat



Le verbe ‘Avoir’ est au cœur de notre langage. Nous disons continuellement que les êtres humains *ont* des pensées, des désirs, des douleurs, des expériences, des biens ou encore qu’ils *ont* peur ou faim ou soif. Qu’entendons-nous par là ? Quelles implications se cachent derrière ces phrases si familières ? En suivant les aventures de l’*avoir*, Paolo Virno nous entraîne dans un voyage dense et suggestif à l’intérieur de la nature du langage, à travers laquelle transparait celle de l’humain. Celui qui *a* quelque chose ne se confond jamais avec la chose qu’il a. Et si nous *avons* la chose c’est parce que nous ne *sommes* pas cette chose-là. L’animal parlant ne coïncide pas avec l’ensemble des facultés, dispositions et expériences qu’il a et qui pourtant le distingue des autres êtres vivants. Cet écart, ce détachement, cette distance entre ce que l’on *a* et ce que l’on *est* nous fait réfléchir sur nous-mêmes, sur ce que nous pensons et ce que nous faisons et dont nous *avons* conscience. Mais c’est aussi par là que nous sommes libres d’abandonner ce dans quoi nous ne nous reconnaissons plus, et de désirer ce que nous n’*avons* pas encore : un ami intime, une vie plus gratifiante, une communauté à laquelle on appartient.

Paolo Virno enseigne la philosophie du langage à l’Université Rome 3. Outre ses récents écrits sur la négation (*Essai sur la négation*, 2016) ou sur la régression à l’infini (*Et ainsi de suite*, 2014), un ensemble de ses textes écrits sur près de quarante années a été rassemblé sous le titre *L’Usage de la vie et autres sujets d’inquiétude*, aux Éditions de l’éclat en 2016.

collection
« Philosophie imaginaire »

AVOIR

DU MÊME AUTEUR
en français

Opportunisme, cynisme et peur. Ambivalence du désenchantement,
suivi de *Les labyrinthes de la langue,*
traduit par Michel Valensi,
Éditions de l'éclat, 1991

Miracle, virtuosité et 'déjà vu'. Trois essais sur l'idée de monde,
traduit par Michel Valensi,
Éditions de l'éclat, 1996

Le souvenir du présent. Essai sur le temps historique,
traduit par Michel Valensi,
Éditions de l'éclat, 1999

Grammaire de la multitude,
traduit par Véronique Dassas,
Éditions de l'éclat/Conjonctures, 2002

Et ainsi de suite. La régression à l'infini et comment l'interrompre
traduit par Didier Renault
Éditions de l'éclat, 2014

Essai sur la négation.
Pour une anthropologie linguistique,
traduit par Jean-Christophe Weber
Éditions de l'éclat, 2016.

L'usage de la vie et autres sujets d'inquiétude
édition établie et présentée par Michel Valensi
Éditions de l'éclat, 2016.

Paolo Virno

Avoir

Sur la nature de l'animal parlant

traduit de l'italien

et préfacé

par

Jean-Christophe Weber

Éditions de l'éclat

LA TRADUCTION DE CET OUVRAGE A ÉTÉ EFFECTUÉE AVEC LA
CONTRIBUTION DU SEPS
SEGRETARIATO EUROPEO PER LE PUBBLICAZIONI SCIENTIFICHE



VIA VAL D'APOSA 7 - 40123 BOLOGNA - ITALIE
SEPS@SEPS.IT - WWW.SEPS.IT

TITRE ORIGINAL

Avere

sulla natura dell'animale loquace

Bollati Boringhieri, Torino, 2020

© Bollati Boringhieri editore, Turin, 2020 *pour le texte original*

© Éditions de l'éclat, Paris, 2021 *pour la traduction française et la préface.*

www.lyber-eclat.net

Préface

Jean-Christophe Weber

Sous un titre qui promet une enquête sur la nature humaine menée sous l'égide du verbe « avoir », le lecteur découvrira une réflexion ambitieuse, au croisement de la logique et de l'anthropologie, de la métaphysique et de la phénoménologie empirique. Ce petit verbe de rien du tout, si banal dans nos énoncés au point de passer inaperçu, s'avère être une pierre angulaire de notre nature. Paolo Virno, en définissant l'animal humain comme celui qui *a* son essence, se saisit de toutes les propriétés linguistiques de « avoir » pour proposer une réponse inédite à la question anthropologique « Qu'est-ce que l'homme ? », que Kant situait comme subsumant la philosophie. Comme dans ses travaux précédents, Virno situe le nœud de l'intrigue dans le langage verbal. En cela, il livre la clé proprement linguistique de ce qu'il nomme une anthropologie matérialiste. C'est dans la faculté du langage que se joue l'intrication proprement vitale, inextricablement biologique et historique, entre nature et culture. Et c'est dans la structure et le fonctionnement du langage qu'on trouve les points d'ancrage d'une investigation ontologique, mais aussi phénoménologique et politique. Comme il l'expose dans l'introduction quasi programmatique de *Et ainsi de suite...*¹, la source de toute ontologie et de toute théorie de la subjectivité tient à la manière d'interpréter des dispositifs élémen-

1. Paolo Virno, *Et ainsi de suite. La régression à l'infini et comment l'interrompre*, tr. fr. Didier Renaut, Paris, L'éclat, 2013.

taires de la pensée verbale qui forment « la base logique de la métaphysique », mais qui sont tout autant le « corrélat syntaxique de données factuelles » biologiques, propres à une espèce caractérisée par la néoténie ou par l'absence d'orientation instinctive du comportement dans son environnement, et qui doit donc s'adapter à ces conditions : la culture trouve alors un ancrage biologique². L'adaptation à ces conditions a, selon Virno, un fondement principal, sinon unique : la faculté du langage, qui a ceci de remarquable qu'elle ne manque pas de rétroagir sur ces conditions, notamment en raison des propriétés structurales du langage, inscrites dans son fonctionnement spécifique (par exemple, la récursivité qu'il instaure). *Et ainsi de suite* explorait les mécanismes et les conséquences de la régression à l'infini et jetait les bases de l'étude de la négation qui a fait l'objet d'un essai ultérieur³. C'est ensuite le détour par l'usage⁴ qui a amorcé une nouvelle étape dans l'étude de ces dispositifs langagiers, étape qui est à présent dépliée dans ce livre consacré à « Avoir ».

Une enquête philosophique et anthropologique

En effet, focaliser l'enquête, à partir du verbe avoir (le rôle qu'il joue au sein du langage se répercutant sur nos formes de vie), sur le rapport que nous entretenons avec ce qui nous caractérise (corps, affects, expériences) met en lumière ceci que nous avons une relation extrinsèque à ce qui nous est le plus intime : il y a un dualisme foncier de la nature humaine,

2. Scheler, Gehlen, Plessner sont les principales figures inaugurant une « anthropologie philosophique » d'un genre nouveau.

3. Paolo Virno, *Essai sur la négation. Pour une anthropologie linguistique*, tr. fr. Jean-Christophe Weber, Paris, L'éclat, 2016.

4. Paolo Virno, « L'usage de la vie », tr. fr. J.-C. Weber, in *L'usage de la vie et autres essais*, Paris, L'éclat, 2016.

logiquement antérieur aux dualismes classiques (cartésien notamment). Être humain signifie ne jamais coïncider avec sa propre nature. Cette situation paradoxale – qui ne cesse de rebondir dans l’histoire de la philosophie, mais presque toujours au risque d’une séparation définitive entre biologie invariante et histoire changeante, déterminismes naturalistes d’un côté, sociopolitiques de l’autre – trouve ici son fondement dans le langage verbal, plus précisément dans ce qui condense et organise sa structure interne : le verbe *avoir*. Comprendre la nature humaine, c’est comprendre la nature du langage, et réciproquement : telle est la thèse qui parcourt cet essai comme les précédents. Comprendre la nature du langage, c’est comprendre le verbe avoir (mais aussi la négation, auquel ‘avoir’ est lié). Presque tous les éléments de l’essai comparaissent dans la formule canonique d’Aristote définissant l’homme comme *zôon lôgon êchon* : il sera question de l’animal humain, du langage, et de leurs interactions réciproques fondées sur ce qui lie *zôon* à *lôgon* et qui est généralement négligé : *êchon*, participe présent de *êchein*, avoir⁵. *Echon* – et ses propriétés spéciales – est négligé par les traductions de l’expression en « animal rationnel » et les traditions philosophiques qui s’y adossent, mais aussi, de nos jours surtout, par tous ceux qui estiment erronée toute tentative de séparer l’homme de l’animal sur la base d’une disposition dont les animaux seraient privés.

Il ne s’agit pas ici de résumer un essai très dense, encore moins d’en proposer une lecture en surplomb, mais d’exposer quelques traits de sa veine narrative. Celle-ci commence avec le langage ordinaire. Dire que nous *avons* des pensées,

5. Si Virno insiste ici moins qu’ailleurs sur cette autre définition de l’homme comme *zôon politikon*, sa visée reste toujours de rendre justice de leur indistinction et renvoi réciproque, plutôt que de la synthèse dialectique de leur opposition.

des rêves, un corps, etc. manifeste que nous *ne sommes pas* nos pensées, etc. Et encore, si de *soi* (pulsions, corps, facultés) nous faisons usage, n'est-ce pas marquer un écart (qui traduit les termes italiens *scarto* ou *distacco*, quelquefois rendu également par 'détachement' ou 'distanciation' selon les contextes) entre l'usager et la chose usable? L'écart et l'usage sont rendus possibles (en toute logique, mais aussi pour le sens commun) parce que nous *avons*, et ne sommes pas, ce corps, ces pulsions et ces facultés.

Nous ne coïncidons donc pas avec notre nature. Fort bien, mais d'autres l'ont dit fort sagement : faut-il alors revenir au dédoublement du Moi que suppose le dialogue de l'âme avec elle-même? Fin connaisseur des méandres de la métaphysique, Virno emprunte une voie inusitée (ou à peine frayée quand il s'agit d'ontologie théorique), logico-linguistique, pour rendre compte de cette distance, à l'œuvre dans – et même indispensable à – la réflexion ou la représentation de soi : « la conscience de soi n'est possible que parce que nous ne sommes pas notre conscience, mais que nous l'*avons* ». Il ne masque pas l'obstacle à surmonter : qu'est alors ce « Moi » qui *possède* une conscience, un corps, des propriétés? Certainement pas un substrat indéterminé, mais pas non plus un animal silencieux ! L'animal qui possède pensées, souvenirs et paroles, ne se confond pas avec eux, mais est néanmoins toujours défini par des pensées, des souvenirs et des paroles. Des propriétés essentielles (et donc inséparables de soi) mais néanmoins extrinsèques (et donc se prêtant à l'usage) : mais comment imaginer que ce que je suis, c'est d'être en rapport d'*ayance* avec ce qui me détermine, avec mon essence ?

Telle est l'énigme dont Virno entreprend à la fois de préciser la trame (linguistique), d'indiquer les conséquences (anthropologiques) et de résoudre l'apparence paradoxale. Les éléments de preuve produits à l'appui de la thèse sont multiples, parce que la « touche » propre à Paolo Virno – sa mé-

thode et son style – se caractérise par une capacité à extraire, dans des champs et chez des auteurs variés, les éléments parfois disparates qui trouvent à s’articuler sous sa plume. Ainsi, les études linguistiques de Benveniste sur le verbe « avoir », une forme secondaire dans les langues, simple équivalent d’« être à » (ou « auprès de » ou « dans »), prennent une importance maximale lorsqu’elles sont appliquées, non plus à des accessoires (X a une auto, Une auto est à X), mais à ce qui constitue l’essence de l’animal humain et donc qui entre dans la définition même de sa nature : l’homme a le langage (Aristote), l’homme a un corps (Plessner). Ce qu’est l’animal humain, c’est donc aussi une certaine modalité de la relation à ces conditions : celle d’avoir son essence. Or cette relation a justement des propriétés remarquables, qui s’étendent de sa logique interne jusqu’aux formes de vie dans lesquelles le langage est ancré : dans « Y est à X », (donc dans « X a Y »), sont affirmées à la fois l’existence de Y, celle de X, et la non-identité de X et de Y, leur écart, leur conjonction imparfaite. Dès ce stade de l’essai, le lecteur qui songe à la formule de Sartre (« l’existence précède l’essence⁶ »), ou qui se promet de rouvrir bientôt *La phénoménologie de la perception*⁷, a bien compris l’enjeu : chaque page offre une invitation à relire ses auteurs favoris muni de nouvelles lunettes.

Car il faut bien saisir que l’écart avec soi-même n’est pas un défaut initial ni le butin d’une quête spirituelle, mais *l’effet* du langage verbal. Son fonctionnement même, bâti sur l’avoir, implique l’écart entre sens et dénotation, mot et chose⁸. Mais la même partie se joue également à un autre

6. Jean-Paul Sartre, *L’existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1946.

7. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

8. Ces écarts ont été explorés en profondeur dans *Essai sur la négation. Pour une anthropologie linguistique*, cit.

niveau : si *avoir* règle la structure interne du langage (le sens a – ou pas – une dénotation), *avoir* est aussi le mode de relation entre l’animal humain et le langage tout entier (*zôon lôgon êchon*), et encore le lien entre l’animal linguistique (qui a le langage) et ses facultés, ses pensées, son corps⁹. Trame logico-linguistique qui n’est pas sans conséquences anthropologiques : on lira par exemple (§ 1.3) comment « avoir son corps » forme la condition de possibilité du suicide. Avec le verbe « avoir », l’anthropologie philosophique dispose donc d’un atout maître pour analyser la structure des dispositions particulières de l’espèce humaine. Car il y a plus : la forme logique de « avoir » n’est pas une relation de simple appartenance, c’est une relation de participation pour une espèce qui accueille ses attributs essentiels comme des hôtes familiers, mais aussi étranges/étrangers. D’être ainsi clarifiées, nos formes de vie n’en demeurent pas moins ambivalentes, une ambivalence qui tient aussi aux propriétés du langage.

Pour Virno, le langage ne fait pas qu’indiquer un schème logique permettant de *concevoir* métaphoriquement le rapport extrinsèque entre le sujet et ses propriétés essentielles parce qu’il présente en son sein un rapport analogue. Le langage verbal est *la cause* de cette relation extrinsèque, c’est la faculté de parler qui implique que nous avons (et ne sommes pas) un corps, des pensées, des affects. Comment est-ce possible ? La démonstration est tranchante : l’usage de la langue instaure un écart avec le monde (le mot n’est pas la chose), et avoir son essence s’enracine dans cet écart même. Au lecteur d’en suivre les étapes, et de découvrir comment l’écart (ontologique) manifesté dans les énoncés construits avec « avoir » est le cœur de « la trame invisible de la subjectivité

9. On se reportera à *Et ainsi de suite* (cit.) pour d’autres aspects impliquant la récursivité du langage, notamment les rites, les affects, les habitudes, la politique, etc.

d'un organisme parlant », une trame négligée par l'Ego cartésien ou kantien, dit Virno, mais tout aussi peu apparente dans la métaphysique contemporaine, me semble-t-il¹⁰.

L'affaire prend un tour nouveau lorsqu'on s'avise que la parole, source de l'avoir, fait également partie des choses que l'on a. Ce qui permet l'écart (l'avoir), nous l'avons. Pour ne pas céder au vertige suscité par le « renvoi réciproque entre avoir et parler », la tentation est grande de s'en remettre à un sujet in-essentiel (le *Dasein* de Heidegger, le *Je-pense* de Kant, et tous ses avatars contemporains comme la vie nue), qui développe une relation à l'essence qui le caractérise. La perspective de Virno est radicalement opposée : il s'agit de tirer toutes les conséquences du fait que « c'est un composant particulier de notre essence (ou substrat biologique) qui détermine la relation avec notre essence (c'est-à-dire avec notre substrat biologique) » : ce composant de notre patrimoine phylogénétique est le langage verbal, qui génère la catégorie de l'avoir. Autrement dit, c'est une *partie* de soi (le langage verbal) qui permet l'usage de *toutes* les parties du soi, c'est un élément particulier de son ancrage biologique qui est à l'origine de la relation extrinsèque qui unit l'animal humain à son ancrage biologique.

Sur cette base, Virno peut affirmer que ce qui nous relie à ce que nous pensons et faisons prend naissance dans la faculté de parler¹¹. Mais aussi proposer une « généalogie non

10. Pour s'en convaincre il suffit de parcourir les « textes clés » rassemblés par Emmanuelle Garcia et Frédéric Nef, *Métaphysique contemporaine. Propriétés, mondes possibles et personnes*, Paris, Vrin, 2007, et par Frédéric Nef et Yann Schmitt, *Ontologie. Identité, structure et métaontologie*, Paris, Vrin, 2017. Quant aux linguistes, ils hésitent à voir dans la langue la base de la métaphysique.

11. Je suppose qu'il se récrierait à la suggestion que son essai prolonge *La vie de l'esprit*, qui ne mène pas à leur terme les considérations sur la faculté du langage (Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, Paris, PUF, 2013).

mythique » de l'esprit, qui se loge dans la relation « être à », d'appartenance détachée, et donc forme « la sphère de l'existence humaine qui échappe aussi bien à la dimension psychologique qu'à la dimension sociale ». Prenant appui sur ce « socle logique et anthropologique » qu'est le verbe « avoir », Virno offre un magnifique chapitre sur l'amitié (voir en particulier les §§ 3.7 et 3.8), à la fois pour mettre à l'épreuve son hypothèse et pour proposer un nouvel éclairage ontogénétique : le vivant comme ami de soi-même. L'amitié éclaire la formation de la conscience de soi (de la relation à soi) dans une optique qui a pris congé du *Cogito* solitaire de Descartes et du *Je pense* inobservable de Kant. C'est ainsi que Virno se positionne en faveur d'une « philosophie de l'esprit trempée de matérialisme » : « la conscience de soi surgit » de la familiarisation avec un *héteros autós*, un autre soi-même, et seul l'animal qui, « ayant la vie, maintient un écart avec les activités qui la composent, est en mesure de percevoir sa propre perception et sa propre pensée, de manière à ressentir réflexivement le fait même de vivre ». Mais percevoir signifie : *avoir* la perception. A conscience de soi l'animal qui fait l'expérience d'*avoir l'avoir*.

La relation extrinsèque appelle une participation, le verbe d'état *échein* se prolonge en verbe d'action *metéchein* (avoir le langage, avoir un corps, implique de s'en saisir et d'en faire usage). Virno se confronte alors à d'autres monuments de la métaphysique (la théorie des idées de Platon, quelques passages des *Catégories* ou de la *Métaphysique* d'Aristote) pour étayer davantage sa propre thèse : la participation atténue l'écart entre soi et ses facultés et est à la fois le symptôme de cet écart. Ici encore s'établissent des correspondances entre le plan logique (X prend part à Y, il s'en saisit ou se laisse contaminer par lui) et le plan ontologique (l'écart persistant avec notre essence et les relations participatives qui en découlent) qui s'expriment dans le langage, notam-

ment par les prépositions (avec, par, entre, au moyen de, etc.). Avec des conséquences intéressantes : si ce à quoi on participe (facultés et expériences, qualités innées ou acquises, dispositions biologiques, compétences, affects) ne sont pas des prédicats mais des objets que nous *avons*, ces objets disposent, en principe, de la réalité indépendante qui revient aux choses, ce sont des *res* dotées d'existence¹². Mais encore : comme la participation est une *praxis* (l'usage de la vie), elle est exposée à des échecs, relève de la *phronesis*, est innervée par des règles et des techniques (une grammaire), des *hexis* (autre dérivé de *échein*) donc des habitudes et des institutions. L'animal qui a sa propre essence est naturellement institutionnel. L'enquête anthropologique s'étend à l'action et à la politique.

Au passage, Virno ne manque pas de souligner les difficultés internes des théories qu'il convoque et de suggérer en quoi l'opérateur de l'avoir parvient à déjouer certains paradoxes et antinomies. Ainsi l'hypothèse de la participation, dans la théorie des idées de Platon, se heurte à une aporie : soit les idées, en tant que formes immuables, sont à ce point séparées des phénomènes empiriques qu'une participation n'est pas admissible ; soit les idées autorisent la participation, mais perdent alors ce qui les distingue des phénomènes. Voilà la solution, bien dépliée dans le présent essai : *les idées ne préexistent pas à la participation, mais en sont le résultat*. Plus prosaïquement : « Les propriétés et les expériences que l'on possède prennent la forme d'idées lorsque nous y participons

12. Le présent essai jette un nouvel éclairage sur une étude antérieure, encore non traduite : *Quando il verbo si fa carne. Linguaggio e natura umana*, Turin, Boringhieri, 2003, consacrée à l'ancrage du langage dans l'ordre du vivant. La reprise en français d'une petite partie de ce texte figure dans Paolo Virno, « Histoire naturelle. Le débat entre Chomsky et Foucault sur la 'nature humaine' », *Rue Descartes*, 2015, vol. 87, n° 4, p. 84-100.

en les utilisant. » C'est la participation, greffée sur le verbe « avoir », qui transforme ce à quoi on participe (par exemple la beauté), en une entité autonome (distincte des propositions comme des images mentales), réelle (autant qu'une bicyclette) et donc distincte d'un prédicat. Participer à ce que l'on a (notre nature, nos expériences) confère à ce que l'on a les traits saillants des idées. La participation matérialiste ne s'oppose pas à la séparation des idées, mais au contraire rend ostensible leur séparation cachée en même temps qu'elle transforme en idées les prérogatives et les expériences possédées par l'animal humain : « l'objet auquel on participe, à savoir l'un ou l'autre élément de notre essence et de notre biographie, *devient* une idée », mais attention, la participation n'est pas un genre de connaissance, mais une *praxis* exploratoire de l'écart qui nous sépare de ce que nous avons. Finalement, nous percevons l'écart avec les choses que nous possédons, nous percevons leur non-identité avec nous en tant que possesseurs, comme un trait caractéristique (un « prédicat réel » dans le jargon kantien) des choses possédées. Nous voilà pourvus d'un instrument puissant pour lier anthropologie naturaliste et ontologie idéaliste. La clé matérialiste de la participation comme praxis opère la jonction entre logique et phénoménologie.

Encore faut-il régler une difficulté proprement ontologique, qui n'a cessé de courir tout au long de l'étude. Si l'animal humain a l'essence qui le caractérise, s'il ne coïncide pas totalement avec lui-même et ses actions, et donc aussi avec les conditions fondamentales qui lui permettent d'agir, alors on est conduit à supposer que ses prérogatives essentielles et définitoires sont un ajout, et à s'interroger : un ajout oui, mais à quoi ? « L'animal qui se limite à avoir son essence, est-il quelque chose, indépendamment de cette essence ? »

Virno commence par reprendre de Kant le syntagme « synthétique *a priori* » pour penser la forme de vie d'un ani-

mal qui est *extrinsèquement relié à ce qui le caractérise le plus*. La « relation synthétique avec notre nature » est originaire, et repose exclusivement sur le langage. On suivra (chapitre 5, probablement le plus ardu) toutes les étapes du renversement de la perspective kantienne pour entrer dans le paradoxe de la condition d'un vivant qui entretient un rapport extrinsèque avec son essence et pour comprendre comment ce sont les mêmes dispositifs du langage qui provoquent l'écart (*avec l'a priori*) et opèrent la synthèse (*de l'a priori*)/participation de l'animal humain à son essence. Autrement dit, le fondement ultime de la forme de vie humaine n'est pas « je pense », mais « je m'ai moi-même », donc un *dualisme* préliminaire. Dualisme car l'animal qui a son essence doit se l'annexer par une synthèse dont il est à la fois l'auteur et l'objet, ou, comme le dit Benveniste, « il accomplit quelque chose qui s'accomplit en lui ». Ce dualisme préliminaire qui oppose l'animal humain à sa propre essence – dont l'origine est naturelle, biologique – est pour Virno la matrice de tous les dualismes de la métaphysique (corps/âme, phénomène et noumène, immanence et transcendance) et de la théologie (nature vraiment humaine et nature vraiment divine du Christ). Le Moi-divisé, qu'on retrouve d'une manière ou d'une autre chez Hegel, Freud ou Sartre, et bien d'autres encore, trouve ici un ancrage à la fois logique et anthropologique, structurel et phénoménologique. Tout dualisme (esprit et corps, intériorité psychologique et réalité sociale, biologie et culture) repose sur l'avoir (le seul monisme qui vaille). L'inconfort que génère tout paradoxe de la subjectivité¹³ suscite la tendance à s'identifier à un des pôles (je suis un Moi pensant qui a un corps, ou je

13. Pour une présentation synthétique de ces paradoxes, on peut lire notamment le dialogue de Vincent Descombes et Charles Larmore, *Dernières nouvelles du Moi*, Paris, Puf, 2009.

suis un corps qui a une pensée verbale), selon l'orientation que prend alors le philosophe¹⁴.

Ces « apparences inévitables » – Moi précurseur réduit à un simple « ceci », au « Dasein », ou proto-substance, « vie nue » – sont, à bien y regarder, des considérations *postérieures* à la possession de son essence. Autrement dit, la vie nue n'est pas une prémisses, mais une conclusion, que seul peut poser celui qui possède déjà la faculté du langage et un corps se prêtant à de multiples usages. Il faut s'efforcer d'abandonner la perspective d'un état antérieur (le précurseur de l'avoir) et d'un état ultérieur (héritier de l'avoir), pour envisager celle d'un cercle perpétuel entre « j'ai ce que je suis » et « je suis ce que j'ai ». Pour aider son lecteur, Virno mobilise des « couples » bien connus : transcendance et immanence offrent un nouveau visage à la compréhension de l'excentricité ; pauvreté et possession contribuent à figurer le fait d'avoir son essence comme ne l'ayant pas ; étant à la fois créateur (« j'ai ce que je ne suis pas encore ») ou débiteur (« je suis ce que je risque de ne plus avoir ») de son essence, le sujet de l'avoir n'est jamais contemporain de son essence, mais seulement son précurseur et/ou son héritier.

L'anthropologie matérialiste de Virno

Cet essai sur l'avoir n'est pas un OVNI dans les écrits de Virno. C'est toutefois une pièce majeure de son « anthropologie matérialiste », la seule à pouvoir soutenir une « histoire naturelle » : il s'agit encore et toujours de penser et de comprendre les formes de vie typiquement humaines comme étant à la fois tributaires des systèmes sociaux et des modes de production, donc historiques, et à la fois ins-

14. On peut faire des rapprochements entre la solution de Virno et le « ou je ne pense pas, ou je ne suis pas », une des lectures lacaniennes du *Cogito*.

crites dans la constitution biologique de l'espèce, donc relevant de la nature première. On l'aura compris, la faculté du langage occupe une place à part. Elle permet de faire, ou mieux, elle est le lien entre inné et acquis, biologie et histoire, une nature invariante et des expériences variables, des événements sociaux et politiques contingents et les traits inaltérables de l'espèce : elle atteste clairement la nature non spécialisée de l'animal humain qui implique la variabilité illimitée des rapports de production et des formes de vie. Dans cette condition essentielle et définitoire de l'animal humain, se trouvent liées puissance et actes de parole, procès d'énonciation et énoncés, syntaxe et sémantique, invariant biologique et vicissitudes socio-historiques, ontogénèse de l'individu et phylogénèse de l'espèce etc. Mais pour y voir clair, il faut en dégager la structure, l'ossature, et c'est ce à quoi Virno s'emploie depuis le début de son œuvre, et de plus en plus nettement. Il ne faut ni réduire les traits distinctifs de l'espèce *Homo Sapiens* aux rapports de production et de pouvoir, ni réabsorber l'histoire dans des archétypes biologiques : le langage est l'*organe biologique de la praxis publique*.

Quando il verbo si fa carne (2003) était entièrement consacré à ce lien entre la nature humaine et la faculté du langage qui en constitue le cœur. On peut y lire ceci, qui préfigure l'essai sur « avoir » : « La politique n'est pas une forme de vie parmi d'autres, corrélée à un jeu de langage spécifique (...), mais fait corps avec le fait même d'*avoir* le langage. C'est une seule et même configuration biologique qui permet de parler et qui pousse à agir politiquement. » Dans *Et ainsi de suite* (2010), l'anthropologie matérialiste repose explicitement sur des catégories logico-linguistiques : la négation, la modalité du possible et la régression à l'infini, celle-ci constituant l'objet principal de l'ouvrage. Si la modalité du possible traversait déjà des écrits plus anciens (dont *Miracle*,

virtuosité et 'déjà vu' et *Le souvenir du présent*¹⁵) et se retrouve dans chaque étude, *l'Essai sur la négation* viendra plus tard (2013). Virno rapporte à ces catégories logico-linguistiques – équivalent syntaxique de données phylo et onto-génétiques – la base logique de la métaphysique, considérée comme une tendance *naturelle* de notre espèce. Tout est donc inextricablement lié, mais ce lien n'a rien de magique : la récursivité syntaxique par exemple, est un facteur intrinsèque de la nature de l'animal humain. Le langage rétroagit sur la situation préverbale qui le précède dans l'ontogénèse. Par exemple, la récursivité syntaxique rétroagit et remodèle la compulsion de répétition. Ou encore, la négation sape le comportement qui pourrait découler de l'activation des neurones miroirs.

L'opérateur « avoir » est absent de *Et ainsi de suite*... alors qu'il était déjà question de l'intériorité de l'extérieur et de l'extériorité de l'intérieur. Et il ne fait qu'une apparition timide dans *l'Essai sur la négation*, lui aussi une enquête linguistique et anthropologique. Il est question de l'impact émotionnel, angoissant, de « avoir le langage », si ce dernier se ramène à un organe biologique traversé par la négativité (le « plexus de différences éternellement négatives » de Saussure). La jonction avec *Avoir* est double¹⁶ : la négation détermine la nature du langage en général (*i.e.* le sens n'est pas la dénotation) alors que la possession (avoir) présuppose cette négation. C'est parce que le sens de nos énoncés n'est pas la dénotation qu'il peut en avoir une (ou non). Sous cet angle l'avoir est la convexité de la négation concave. Si « avoir », comme le « ne... pas », est à la fois un élément de structure

15. Toutes les œuvres de Virno traduites en français sont publiées aux Éditions de l'éclat.

16. Entre les deux essais majeurs, un petit texte programmatique (« L'usage de la vie », cit.) donnait le ton.

et une occurrence occasionnelle dans certains énoncés, par contre, dans un énoncé donné, la négation (X n'est pas Y) marque la différence (X est autre que Y) alors que le verbe « avoir » est un cas particulier de non-identité. Si X a Y, alors X n'est pas identique à Y, mais la réciproque n'est pas vraie. L'accent n'est plus mis sur la possibilité générique de dire le différent, mais sur l'expression de l'appartenance (X a Y) et de la participation (Y est à, auprès de, dans... X).

À l'anthropologie philosophique à laquelle il a déjà contribué, Virno ajoute donc ces traits distinctifs de l'espèce *Homo sapiens* : le défaut d'identification à sa propre essence et avec sa biographie est symbolisé par le verbe « avoir » ; la genèse de la conscience de soi tient à la faculté du langage ; l'animal qui a sa propre essence est naturellement institutionnel. L'ensemble de l'essai peut aussi bien être accueilli comme une contribution importante à la philosophie du langage et à la linguistique, ou à la métaphysique. Sa philosophie du langage n'est pas une somme articulée de réflexions philosophiques qui prend le langage comme objet, mais le déploiement d'une philosophie (métaphysique, politique, éthique) qui découle de la praxis linguistique propre à l'animal humain. Virno entend tenir ensemble deux affirmations d'Aristote qui sonnent comme un programme pour l'anthropologie matérialiste : l'homme est un animal qui a le langage *et* l'homme est un animal politique. Ce que Virno nomme la nature renvoie aux « conditions matérielles qui sous-tendent la formation des catégories *a priori* » : source naturelle de la métaphysique. Si le contenu des diverses connaissances connaît des vicissitudes historiques, l'organisation formelle de la connaissance est ancrée dans une nature invariante. Ainsi on peut dire de Virno que sa perspective naturaliste n'est pas celle des sciences cognitives (qui ne se soucient pas de politique) et que sa perspective politique n'est pas celle d'idéalistes désarrimés de tout an-

crage matérialiste. Les sciences cognitives ne sont pas le dernier mot de l'appréhension naturaliste du langage. On revient généralement de Lacan et des psychanalystes un intérêt faible pour le corps. Mais Virno accomplit ce tour de force de ne pas avoir à choisir entre matérialisme et langage. Mieux, il fournit une clé de lecture inédite à la formule lacanienne : « L'inconscient est structuré comme un langage. »

Ce qui est particulièrement stimulant, nous l'avons dit, c'est sa capacité de réunir en les articulant des considérations issues de champs apparemment disparates : par exemple, éclairer des passages obscurs de la *Critique de la raison pure* par quelques phrases de Jean Améry sur le suicide, dont la logique vient d'être analysée sémantiquement en passant par Benveniste. Il fait profiter les concepts qu'il emploie de prédicats philosophiques hétérogènes entre eux, pour les penser correctement¹⁷. C'est ce qui est plaisant quand on lit Virno : en mobilisant Hegel ou Marx, Husserl ou Frege, non seulement les concepts prennent une consistance nouvelle, mais le lecteur peut aussi emprunter lui-même ces passerelles. Pour le novice en philosophie, Virno est aussi un passeur qui donne à savourer les auteurs qui en ont marqué l'histoire. S'il s'appuie à maintes reprises sur Aristote, Platon et Kant, Benveniste ou encore Wittgenstein, ce n'est pas en épigone servile (on peut relever des expressions qui marquent la distance : « La critique à adresser à Benveniste », « l'adieu à Kant »), mais en leur restituant l'importance qu'ils ont pour sa recherche (ainsi, pour une « théorie matérialiste possible des idées, éloignée à maints égards de celle de Platon, la seule qui insiste et

17. La démarche, se réclamant de Bachelard, est pleinement assumée dans *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, Éditions de l'éclat & Conjonctures, 2007, p. 79.